Document généré le 15 juil. 2025 18:19

L'Inconvénient

Grandeur et misères du dialogue

Alain Roy

Numéro 83, hiver 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/95830ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Roy, A. (2021). Grandeur et misères du dialogue. *L'Inconvénient*, (83), 3–5.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Grandeur et misères du dialogue

ÉDITORIAL **Alain Roy**

Depuis quelque temps, nous assistons, semble-t-il, à un certain pourrissement du dialogue social. Les plateformes numériques sont le théâtre d'échanges acrimonieux où volent les invectives, les attaques, les condamnations. Les trolls envahissent les tribunes en ligne des journaux, les clivages s'exacerbent, le langage se durcit, les polémiques se substituent à l'argumentation, des pratiques de censure qu'on croyait révolues revoient le jour, la *cancel culture* issue des États-Unis commence à se répandre ici, cherche à « annuler » tous ceux qu'elle perçoit comme des ennemis – entendre : les délégitimer, détruire leur carrière. Ce ne sont pas de simples épouvantails : au moment où j'écris ces lignes, des *professeurs* de l'Université d'Ottawa mènent une cabale pour discréditer leurs trente-quatre collègues signataires de la lettre d'appui à Verushka Lieutenant-Duval, collègues qu'ils associent au suprématisme blanc... Cette pétition compte plus de 10 000 signatures. Nous en sommes rendus là.

L'idée de ce numéro sur « L'art (presque perdu) du dialogue » nous est venue de ces constats et de ces interrogations : Comment se fait-il que les vertus du dialogue soient si peu prisées aujourd'hui ? Qu'est-ce que cela nous dit sur nos sociétés et sur l'humanité contemporaine ? La culture occidentale, dans ses sources philosophiques, n'est-elle pas fondée sur le principe dialogique ? Sommes-nous en train de rompre avec cet héritage ? La qualité des échanges dans l'espace public continuera-t-elle de se dégrader ? Par quelle magie retrouveraient-ils des formes plus respectueuses ? En quoi consiste le dialogue ? Qu'est-ce qui en fait le prix ?

•

Comme le rappelle Dominique Garand, le dialogue n'est pas la même chose que le débat ou la discussion. Dans un débat ou une discussion, les parties impliquées cherchent surtout à faire valoir leurs points de vue ; au lieu de s'associer dans une « recherche à deux », les voix suivent leur propre chemin, se déploient comme en des monologues simultanés. « Il y a dans le dialogue une forme d'ouverture de soi à l'autre, et réciproquement, qu'on ne trouve pas dans le débat ou la discussion », écrit Garand. Dans sa réflexion sur l'échec des « dialogues de paix » israélo-palestiniens, Rachad Antonius note, de même, que le dialogue n'est pas la négociation. Dans une négociation, chaque partie cherche à faire valoir ses intérêts, à obtenir le maximum qu'elle peut selon le pouvoir qu'elle possède. Or, pour que s'installe un dialogue, les parties doivent renoncer à de semblables stratégies ; elles doivent adopter une « posture d'empathie », c'est-à-dire s'efforcer de comprendre la position de l'autre au risque d'affaiblir la leur : « l'option que l'on défendait bec et ongles pourrait nous paraître moins légitime qu'elle ne nous paraissait, ce qui pourrait nous rendre moins combatifs ». Consentir au dialogue, cela suppose donc de se rendre vulnérable aux arguments de l'autre, accepter que le doute puisse fragiliser nos certitudes.

Pourquoi alors entrer en dialogue ? Parce que l'autre nous permet d'« interroger les impensés de nos propres positions », écrit Antonius. Ce que nous avons à gagner, par le dialogue, c'est un surcroît de conscience, une connaissance plus fine et plus nuancée du monde extérieur, mais aussi de soi. On entend souvent dire de nos jours que nul n'est mieux placé que soi pour se connaître ; mais cela est une illusion, et même une lourde erreur. Pour se connaître soi-même, nous avons besoin des autres et de leur regard extérieur. Refuser le dialogue, affirme Patrick Moreau, c'est se condamner à être étranger à soi-même : « Seule une confrontation de nos convictions à ce qui n'est pas elles nous permet [...] de comprendre nos propres pensées et donc de nous comprendre nous-mêmes. »

Tout dialogue suppose ainsi, en amont, la reconnaissance de l'Autre en tant que sujet connaissant, en tant que source d'un savoir qui nous échappe. Dialoguer, c'est reconnaître que notre savoir est lacunaire et que l'autre peut nous aider à « prendre conscience de la complexité du monde » (Moreau). Comme le font aussi la littérature et la philosophie, grâce au « dialogisme interne qui installe la conscience devant ses contradictions » (Garand), par exemple dans la tragédie lorsqu'elle met en scène le conflit entre deux valeurs également nobles. Parce qu'il nous expose à l'autre tout en nous permettant de l'accueillir, le dialogue serait ainsi, écrit Garand, « l'une des plus belles facultés de la parole humaine ».

•

Mais qu'en est-il dans la vie réelle ? Les humains peuvent-ils répondre aux exigences du dialogue ? Ne s'agirait-il pas d'une forme idéalisée de la parole ? Comme l'observe Mauricio Segura, de nombreux individus lui tournent aujourd'hui le dos, « séduits par l'idée voulant que le dialogue soit une perte de temps », voire un « guet-apens » visant « à défendre insidieusement le statu quo ». Pour entrer en dialogue, il faut croire en effet

à sa possibilité, il faut croire que l'autre sera en mesure de nous faire voir des choses que nous ne voyons pas. « La nature nous a donné une langue et deux oreilles afin que nous écoutions le double de ce que nous disons », déclarait comiquement Zénon d'Élée, il y a plus de deux mille ans ; dans la réalité, nous discourons plutôt comme si nous possédions deux langues et nous écoutons distraitement d'une seule oreille. Nous pensons aussi avec un seul cerveau : « Savoir écouter, c'est posséder, outre le sien, le cerveau des autres », estimait Léonard de Vinci avec un brin d'optimisme. Pour Montaigne, dont Moreau cite le mot amusant, le dialogue représente une opération un peu plus laborieuse, car il s'agirait plutôt de « limer nostre cervelle contre celle d'autruy »...

Signe des difficultés qu'il soulève, plusieurs de nos collaborateurs ont abordé le sujet de ce dossier par la négative, en illustrant ses ratés. Retournant aux sources de la tragédie grecque, Patrick Moreau analyse avec finesse un passage de l'*Antigone* de Sophocle conçu d'après la figure de la *stichomythie*, soit un échange de répliques brèves qui marquent ici « l'échec du dialogue » : dans cette scène qui représente le paroxysme de l'affrontement entre Antigone et Créon, les répliques se font « incisives comme des lames de poignard », « claquent telles des balles de fusil ». Campés sur leurs positions, les personnages ont cessé de dialoguer, ils se livrent à un dialogue de sourds. Pourquoi s'intéresser à cette ancienne figure de rhétorique ? Parce que les gazouillis Twitter sont la forme moderne de la stichomythie, constate Moreau : leur brièveté mène presque immanquablement à des « échanges verbaux brefs, acerbes et souvent brutaux ». C'est le paradoxe de nos moyens de communication modernes, qui se font les véhicules de la pensée en silo, du manichéisme idéologique, de procès d'intention issus d'un militantisme paranoïde, de ressentis subjectifs refusant toute argumentation, de discours hystériques où les protagonistes s'étourdissent de paroles : « Le langage perd alors sa raison d'être, se transforme en outil de non-communication. »

Les milieux universitaires, dont on s'attendrait à ce qu'ils chérissent la rationalité davantage que les réseaux sociaux, n'échappent pas à cette acrimonie ambiante, comme en témoigne l'anecdote relatée par Alain Deneault dans son article laconiquement intitulé « Fasciste » – écho de l'invective reçue en plein colloque de la part d'un collègue panéliste. En lieu et place d'une argumentation raisonnée, l'injure incongrue sabote la possibilité d'un dialogue intellectuel ; elle manifeste en fait un refus de celui-ci. Paradoxalement, le savoir universitaire cesse d'être propice au dialogue lorsque des intervenants s'enferment dans leur « spécialité », dans une façon particulière de percevoir le monde, de le comprendre et de l'expliquer : ne voulant entendre qu'une pensée *identique* à la sienne – une pensée qui s'exprimerait selon les mêmes termes, en fonction des mêmes enjeux et à l'aide des mêmes concepts – l'interlocuteur injurieux, note Deneault, empêche la rencontre de points de vue autres, pas forcément incompatibles, qui pourraient même ouvrir sur de nouvelles perspectives.

Revenant sur l'échec du programme *People to People*, qui avait pour mission d'organiser des rencontres entre jeunes Palestiniens et jeunes Israéliens durant les négociations de paix, Antonius explique que l'initiative a tourné court parce que la colonisation des territoires se poursuivait au même moment. Dans ces circonstances, il était difficile pour les parties impliquées de « déconstruire la notion d'ennemi » et de trouver des points de rencontre autour desquels elles auraient pu s'unir, comme la construction d'une citoyenneté commune ou la recherche de solutions à des problèmes environnementaux urgents. Le plus puissant n'a généralement pas intérêt à dialoguer s'il peut simplement imposer ses volontés ; s'il accepte de dialoguer, c'est parce qu'il y est contraint de quelque façon, par exemple pour éviter une violence qu'il serait incapable de juguler.

Ces questions se posent également dans le contexte d'affrontements idéologiques à l'intérieur d'une même société, note Antonius. Sans égard pour la complexité des enjeux débattus et pour une nécessaire cohabitation, des « guerres verbales » se donnent pour seul objectif de délégitimer l'autre camp. Citant l'ouvrage classique d'Albert O. Hirschman, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Mauricio Segura montre comment le recours à des figures argumentatives mutuellement exclusives emprisonne la gauche et la droite dans des dialogues de sourds qui transforment les réseaux sociaux en « simulacres d'espaces publics ». Alors que la droite a traditionnellement cherché à freiner les réformes sociales en invoquant une série d'arguments (l'effet pervers, l'inanité, la mise en péril), elle invoquerait aujourd'hui, dans un curieux retournement, les arguments qu'invoquait autrefois la gauche (la synergie, le danger imminent, le diapason avec l'Histoire) et vice-versa. Segura évoque aussi une hypothèse plus troublante, à la lumière de la nouvelle « L'autre duel » où Borges relate

l'histoire de deux gauchos unis par une relation de haine mutuelle, haine qui serait « leur seul bien » et qui vient en quelque sorte combler leur vide existentiel. Se pourrait-il qu'il en aille de même de tant de polémistes aujourd'hui, demande Segura : « Et si la voie de la haine – de soi, de l'autre – était la plus grande tentation de l'homme d'aujourd'hui, condamné à vivre comme un paria sans transcendance ? »

Dans son article intitulé « Éloge de la polémique », Sarah-Louise Pelletier-Morin évoque les aspects plus positifs de ces affrontements en rappelant que la polémique peut être aussi un « accélérateur de l'histoire », un « outil de canalisation de la violence » et un « révélateur des forces sociales en présence ». En analysant les arguments soulevés à l'occasion de la polémique *SLĀV/Kanata* qui a opposé le camp diversitaire au camp identitaire, Pelletier-Morin remet en question la perception que les Québécois seraient un peuple consensuel et peu enclin au débat ; ces derniers pratiqueraient plutôt une forme de « dialogue oblique » constitué notamment de glissements, de litotes et de périphrases, autant de figures qui préserveraient une certaine part de civilité dans les échanges.

•

Comme le souligne Garand, il est beaucoup plus facile de réunir les conditions d'un dialogue fructueux dans la sphère privée que dans le domaine public, ne serait-ce qu'en raison de la multiplication des interlocuteurs qui, dans le second cas, mène assez rapidement à la cacophonie. Le dialogue exige du temps et une volonté commune portée par un désir de relation, choses fort difficiles à réunir entre des foules d'individus qui s'écharpent anonymement sur les médias sociaux. Cela étant posé, comment expliquer que nous nous trouvions dans une période où le dialogue social serait particulièrement mis à mal, autrement dit dans un « moment stichomythique », pour reprendre la belle formule de Moreau ?

Pour Ugo Gilbert Tremblay, la « décomposition rapide des conditions du dialogue dans les sociétés contemporaines » serait liée au fait que de nouveaux dogmatismes occupent la place qu'occupait autrefois le religieux : « des croyances fortes, soustraites à la possibilité du débat » s'expriment maintenant sur la place publique à la manière de « religions compensatoires », avec cette dose d'intolérance qui accompagne habituellement le rejet du doute et de l'autocritique. Selon la thèse forte qu'avance Gilbert Tremblay, nous verrions maintenant se refermer la « parenthèse dialogique du libéralisme », c'est-à-dire ce moment qui s'étale grosso modo de la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'au début du 21e siècle : « Une brève période historique pendant laquelle, au sein des élites occidentales, un fort consensus se dégageait au sujet de l'importance du dialogue et de l'argumentation rationnelle, consensus auquel il faut ajouter un scepticisme de principe qui faisait en sorte que tous reconnaissaient l'impossibilité de trancher entre les diverses conceptions substantielles du Bien. » Période vertueuse que celle du dialogisme libéral ? Ne cédons pas trop vite à cette illusion. Gilbert Tremblay rappelle les « ressorts inavouables » qui sous-tendent « les nobles principes de la démocratie libérale » : comme le disait Nietzsche, le dialogue et la raison sont « l'arme des faibles », de même que l'esprit de tolérance, selon Cioran, serait le produit d'une fatigue, d'une lassitude, de l'épuisement occidental. D'où cette question vertigineuse quant à l'avenir qui nous attend : face à l'expression de plus en plus courante de « convictions non négociables », les sociétés d'Occident auront-elles suffisamment d'ardeur pour défendre l'esprit de tolérance, né de sa propre fatigue ?

•

En marge de notre dossier sur le dialogue, Marie-France Bazzo nous accorde un entretien sur son récent ouvrage *Nous méritons mieux. Repenser les médias au Québec*. Raréfaction des émissions de contenus, dictature de la cote d'écoute, culture du divertissement, polarisation des opinions, prescriptions idéologiques, manque d'audace, éclatement de l'offre et des plateformes, toutes ces facettes de la crise que traversent les médias ne sont pas sans effets sur l'état du dialogue social. Cet appel au renouveau et à la création de contenus plus stimulants sera-t-il entendu ? On se le souhaite...

D'ici là, bonne lecture à toutes et à tous, et bons dialogues !